

Jacques Flamand, *Boire ta soif*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993, 80 pages

François Paré

Numéro 73, septembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (1993). Compte rendu de [Jacques Flamand, *Boire ta soif*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993, 80 pages]. *Liaison*, (73), 39–39.

Jacques Flamand, **Boire ta soif**, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993, 80 pages.

Autant Jacques Flamand est, dans la vie et dans l'ensemble de son oeuvre, un homme multiple et richement diversifié, autant ses textes poétiques restent marqués par une expérience du même. **Boire ta soif** évoque sans nul doute la luxuriance symbolique des tout premiers recueils, de **Nasse et feu** (1983) surtout.

Les trente-quatre poèmes de **Boire ta soif** se composent tous d'une série d'oppositions métaphoriques superposées, d'oppositions primordiales, primitives, associées aux premiers commencements du magma. Plus que jamais auparavant, et mieux que jamais, ces alliances d'images en série forment ici ce qu'on pourrait appeler une véritable *vision*, dans le sens sacré du terme.

Ce qui n'est au départ que l'embrasement et la soif, d'une part, et l'eau diluvienne, d'autre part, prendra au cours du recueil de multiples formes. Il se construira tout un monde, si on cherche bien, dans la lecture attentive du texte; d'un côté, il y a la soif, le Tigre, le désert iraquien, le levant, le sable, la neige; et de l'autre côté, les images de l'immersion s'enchaînent : le Jourdain, la glaise, la pâte, le sang. C'est la conjoncture de ces opposés primitifs qui permet d'engendrer ce que les derniers poèmes appellent une pensée du rose, une paix fondée dans l'intermédiaire. Tout espoir dérive de cette alliance et de cette fusion des contraires. C'est en cela que le dernier recueil de Jacques Flamand ne diffère pas des précédents. Tous visent l'énonciation — je devrais dire l'annonciation — du sacré dans l'histoire humaine; tous se dissolvent dans le religieux.

*le rose me vertige
aussi haut que ton centre
le buis sanctifie ta bouche
il est l'heure
de manger la pâque*

la pierre coule (page 32)

Il y a pourtant bien des moments, dans ce recueil comme dans les précédents, où l'expérience du sacré achoppe, où l'on n'embarque pas, où l'on est comme défait, presque réduit à l'indifférence. En lisant **Nasse et feu**, il y a quelques années, ce sentiment m'avait beaucoup dérangé, mais je ne l'avais pas vraiment analysé. Je ne savais pas d'où venait le malaise. J'avais

alors accusé Jacques Flamand de prétention, mais là n'était pas la question. C'est que, chez ce poète, l'énergie métaphorique, la facilité à créer des images, au détour de chaque ligne, de chaque mot presque, produit une sorte de saturation, de trop plein. L'on en a à satiété du poétique; l'on voudrait que cette boulimie des images s'arrête un instant pour que l'on ait, comme lecteur, un lieu d'accueil, le temps de souffler un peu, d'insuffler au poème un sens, son sens. Mais le système métaphorique de Flamand est d'une telle cohérence qu'il n'y a aucune place en lui pour l'intervention. Il n'engendre, si ce n'était l'admiration pour la verve du poète, qu'une lassante passivité.

Cela dit, je me risquerai une dernière analyse. Juste pour voir. Si le langage est chez Flamand de toute évidence un déferlement libérateur — une «avalanche» (page 39) —, il



Photo : Marc Price

est aussi plus subtilement un retranchement, un barrage, un puissant outil de dissimulation. Car, en disant «goulument», le poète se refuse à se dire lui-même, à se dévoiler, à se laisser voir dans sa vulnérabilité et dans son silence. Le poète a peur de son ombre. Alors il fait comme l'enfant qui s'empresse, partout dans la maison, d'allumer toutes les lumières pour contrer la peur, sa peur à lui. Ainsi il s'inonde de clarté; la lumière ruisselle autour de lui, non pas pour mieux voir, mais justement pour *ne plus voir* ce qui faisait sa peur. Mais alors, c'est toujours comme cela que ça se passe, la maison autrefois merveilleusement dangereuse n'offre plus pour lui de secret. Il en est ainsi dans **Boire ta soif** : il ne reste plus qu'à en sortir pour chercher ailleurs ce qui refuse toujours, recueil après recueil, de se dire, ce qui chuchote, ce que «la bouche calfeutre» (page 12), ce qui guette et étouffe les premiers signes du vulnérable.

Chez Flamand, l'excès n'est toujours qu'une des formes de la pudeur.

FRANÇOIS PARÉ

Critique
POÉSIE